

Le récit que Balzac fait à Mme Hanska de son séjour à Nohant, en 1838, nous met en présence des deux « illustres écrivains ». À la fois simples « fabricants de romans », selon la formule que Sand emploie pour désigner son « confrère », en cette ère de production industrielle et de commercialisation de la littérature, et « bergers des peuples », investis d'une grande responsabilité sinon d'une véritable mission : « J'ai abordé le château de Nohant le samedi gras vers 7 heures et demie du soir, et j'ai trouvé le camarade George Sand dans sa robe de chambre fumant un cigare après le dîner, au coin de son feu, dans une immense chambre solitaire. Elle avait de jolies pantoufles jaunes ornées d'effilés, des bas coquets et un pantalon rouge [...] je me suis conformé à ses habitudes et nous avons pendant trois jours bavardé depuis 5 heures du soir après le dîner jusqu'à 5 heures du matin [...]. Nous avons discuté avec un sérieux, une bonne foi, une candeur, une conscience, dignes des grands bergers qui mènent les troupeaux d'hommes, les grandes questions du mariage et de la liberté. Car, comme elle le disait avec une immense fierté (je n'aurais pas osé le penser de moi-même) :

« Puisque par nos écrits nous préparons une révolution pour les mœurs futures, je suis non moins frappée des inconvénients de l'un que de ceux de l'autre ». » (Lettre du 2 mars 1838.)

On comprend facilement l'intérêt passionné que l'auteur de la *Physiologie du mariage* et celui d'*Indiana*, *Valentine* et *Jacques* portent au mariage, « institution qui touche à toutes les existences, vaste chaîne dont les anneaux multiples forment les familles et les nations » (comme dit le *Journal des femmes* en 1834 à propos de George Sand). Du mariage et de la liberté... On peut être également certain qu'au-delà des confidences personnelles (Sandeau, Musset, Liszt et Marie d'Agoult), les deux écrivains ont parlé métier : leur situation de romanciers, le statut de l'artiste dans

la société contemporaine, leurs conceptions esthétiques, différentes, mais complémentaires. On trouve un assez large écho de ces discussions dans *Histoire de ma vie* (chapitre xv, IV^e partie), où George Sand compare sa conception du roman à celle de son ami : « Balzac, avec le temps, m'a fait comprendre, par la variété et la force de ses conceptions, que l'on pouvait sacrifier l'idéalisation du sujet à la vérité de la peinture, à la critique de la société et de l'humanité même. Balzac résumait complètement ceci quand il me disait dans la suite : "Vous cherchez l'homme tel qu'il devrait être, moi je le prends tel qu'il est. Croyez-moi, nous avons raison tous deux. Ces deux chemins conduisent au même but." » Sand reprendra plus tard le sujet, en 1851, dans sa notice du *Compagnon du Tour de France*, où elle rapporte ce dialogue : « – Vous faites *La Comédie humaine*. Ce titre est modeste ; vous pourriez aussi bien dire le drame, la tragédie humaine. – Oui, me répondit-il ; et vous, vous faites l'épopée humaine. – Cette fois, repris-je, le titre serait trop relevé. Mais je voulais faire l'églogue humaine, le poème, le roman humain. »

Balzac et Sand comptent parmi les principaux « inventeurs du roman moderne » (comme l'a reconnu Zola avant de critiquer la « formule sandienne »). Or, il s'agit dans les deux cas du roman comme « genre des genres », incluant tous les genres, explorateur de toutes les formes et de tous les sujets : synonyme de littérature. C'est bien ce que confirme Balzac lorsque dans ses *Lettres sur la littérature*, en introduction à ses *Études sur M. Beyle* dans la *Revue parisienne*, en 1840, il se place en compagnie de George Sand et de Mme de Staël « sous la bannière de l'éclectisme », compris comme synthèse de la « littérature des images » et de la « littérature des idées ». Qu'est-ce que la littérature ? Que peut-elle ? Comment ? Voici les questions qui les ont préoccupés et qui n'ont pas perdu toute actualité. □

Alfred de Musset, un amour passionnel



Portrait de Musset par Charles Zachrie Landelle.

MP / LEEIMAGE

par Frank Lestringant*

* Frank Lestringant, professeur à l'université Paris-VI Sorbonne, est spécialiste du XIX^e siècle et de Musset. On lui doit entre autres une édition récente de *La Confession d'un enfant du siècle* (éd. Livre de poche, 2003), ainsi qu'une importante biographie de Musset (éd. Flammarion, 1999).

La liaison de George Sand et Alfred de Musset a duré moins de deux ans, du 29 juillet 1833 au 6 mars 1835 – vingt mois entrecoupés de trahisons, de ruptures mélodramatiques et de reprises. On a beaucoup écrit sur cette passion romantique, duo lyrique compliqué d'un troisième personnage au nom de poisson, le docteur Pagello qui saigna Alfred malade et devint l'amant de George, par un mois de février pluvieux à Venise. Or, cette liaison qui défraya la chronique et dont l'écho fut amplifié, d'abord par les intéressés eux-mêmes, puis, longtemps après leur mort, par leurs

admirateurs, n'intéresse pas seulement la petite histoire. Elle eut les plus hautes conséquences sur la littérature. Rien de plus insolite, au départ, que cette liaison entre un gandin et un bas-bleu, l'un nostalgique de l'Ancien Régime et l'autre passionnée d'utopies sociales, elle est de six ans plus âgée que lui et mère de deux enfants, lui célibataire endurci, client assidu des maisons closes, courant la société de la cave au grenier, sautant des salons aux mansardes, tour à tour au bras des marquises et des grisettes.

La rencontre de Musset et de Sand, c'est la fusion du libertinage et de la mystique romantique, les noces improbables de Crébillon Fils et de Jean-Jacques Rousseau. D'emblée, George Sand convertit Alfred le débauché à la littérature de l'émotion et de l'engagement. Elle l'amène à relire *Werther* et *La Nouvelle Héloïse*, ces « folies sublimes », dira-t-il, dont il s'est d'abord moqué. Elle le réconcilie avec la mémoire du père disparu, Musset-Pathay, mort du choléra à Paris en 1832, le premier biographe de Jean-Jacques Rousseau et l'auteur d'une édition monumentale de ses *Œuvres* qui fit autorité pendant plus d'un siècle.

Le bilan de cette brève rencontre est considérable. Chez Musset, le résultat le plus tangible en est *La Confession d'un enfant du siècle*, où il idéalise sa maîtresse sous les traits de Brigitte Pierson, mais surtout où il peint à travers le destin d'Octave le portrait de la génération perdue des lendemains de l'Empire. À George Sand, Musset doit aussi la genèse de deux chefs-d'œuvre dramatiques. Sans elle, il n'y aurait eu ni *Lorenzaccio* ni *On ne badine pas avec l'amour*, ces deux pièces qui débordent le cadre restreint de la comédie et du proverbe pour s'élargir aux dimensions du drame, le premier digne de rivaliser avec le modèle shakespearien qu'il s'est fixé, et le second réécrivant *La Rosière de Salency* dans le registre tragique. Le sujet de *Lorenzaccio* a été donné par George Sand, et plus que le sujet, le canevas et une pre-

mière ébauche, *Une conspiration en 1537*. À partir de cette scène historique tirée des *Chroniques florentines* de Varchi, Musset a élaboré un drame complexe, nourri de ses tourments et de ses hantises, une sorte de *Hamlet* à l'italienne auquel il a transfusé son sang et son spleen. *Lorenzaccio*, c'est le miroir que George a tendu à Alfred, où il s'est reconnu et dont il a réussi à fixer le reflet. Mais *Lorenzaccio* montre en même temps la résistance que Musset offre à l'idéalisme de George Sand. Le nouveau Brutus s'est souillé jusqu'à la moelle avant même que d'avoir pu commettre le crime libérateur. Il tuera le tyran qui règne sur Florence, mais en pure perte, et son geste, qui a pour conséquence sa propre mort, ressemble fort à un suicide.

Enfin, George Sand a aidé Musset à accoucher de sa part féminine. Si viril en apparence dans sa résolution de justicier, *Lorenzaccio* est en fait la faiblesse même. « – Chère Lorenzetta ! » C'est le sobriquet que lui lance le terrible duc Alexandre, lorsqu'il le voit s'évanouir – ou feignant de s'évanouir – à la vue d'une épée nue. Lorenzo est moins qu'un homme, une femelle qui ne supporte pas la vue d'une lame dégainée. L'allusion sexuelle est transparente. Le duc Alexandre forme un drôle de couple avec son complice et souffre-douleur, qui sera son exécuteur. La féminité éclate aussi en Perdican, le protagoniste d'*On ne badine pas avec l'amour*. Dans le grand duo qui l'oppose à sa cousine Camille, tout juste sortie de son couvent et prête à y retourner, à la fin de l'acte II, Perdican reprend mot pour mot une lettre que George Sand avait écrite à Musset de Venise le 12 mai 1834. L'hymne à l'amour qu'entonne Perdican a d'abord été le plaidoyer d'une femme. Illustrant la réversibilité sexuelle dont Musset a fait un principe de composition théâtrale, le glissement de la maîtresse au héros masculin montre par quelle voie détournée s'opère la transmutation de la vie réelle en œuvre d'art. □

Victor Hugo, une amitié née de l'e



par Jean-Marc Hovasse*

Né lui aussi en 1804, Sainte-Beuve fut reçu par Victor Hugo à l'Académie française le 27 février 1845. George Sand était au nombre des spectateurs de cette séance inhabituelle, et c'est à cette occasion qu'elle vit et entendit pour la première fois l'auteur de *Notre-Dame de Paris*. Elle manqua de s'endormir tant elle trouva son discours soporifique ; mais peut-être était-elle mal disposée à son égard. À la fin du mois de mars 1839, après avoir lu *Ruy Blas* avec indignation, elle avait en effet demandé à son amie Charlotte Marliani : « Hugo est-il donc fini ? »

Dans le salon du marquis de Custine, Victor Hugo avait un jour croisé, au bras de cette même Charlotte Marliani qu'il connaissait un peu, « une petite femme mince, très brune avec de grands yeux noirs et le nez busqué » ; il ne lui avait pas adressé la parole, et n'avait su que plus tard « que la petite brune était Mme Sand » (1). Leurs relations commençaient mal, et ce

*Jean-Marc Hovasse, chercheur au CNRS, a publié chez Fayard en 2001, *Victor Hugo, Avant l'exil (1802-1851)*, une monumentale biographie de Victor Hugo dont le second volume paraîtra fin 2004.

n'est pas la bourde du vice-consul de France à Jersey qui allait arranger les choses : voyant en août 1852 Victor Hugo débarquer dans son île avec une femme qui n'était pas officiellement la sienne, il avait annoncé que George Sand partageait son exil. Le ministre des Affaires étrangères de Louis Bonaparte, à la lecture du rapport, avait aussitôt rétabli la vérité. Il ne risquait pas de confondre Juliette Drouet avec George Sand, cette dernière ayant été aperçue très vite à l'Élysée après le coup d'État – le comble, pour une rédactrice des *Bulletins de la République* de 1848. Le bouillant Charles Hugo ne le lui pardonnait pas, tandis que son père, pour tenter d'expliquer ces opportunismes qui ressemblent à des inversions, s'amusait à découvrir d'étranges symétries entre La Châtre et Saint-Point : « Lamartine est une femme née homme, comme Mme Sand est un homme né femme. » (2)

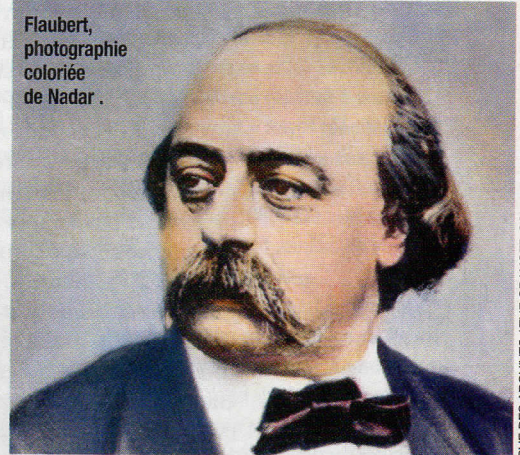
Au début du second Empire, Hetzel réunit pour la première fois Victor Hugo et George Sand dans un même succès, en les publiant tous deux dans sa nouvelle édition populaire illustrée paraissant par livraisons. C'est sans doute ainsi que Victor Hugo lut *François le Champi* et *Jeanne*, sans en être autrement ébloui : « Tout cela m'a paru bien au-dessous de sa réputation. » C'était avant tout une question de style : « Non, Mme Sand, dont j'admire le grand esprit et le grand cœur, ne sait pas écrire. » (3) Son épouse n'était pas de son avis, Pierre Leroux et Auguste Vacquerie non plus, mais il n'en démorait pas : cette œuvre pouvait satisfaire le philosophe en lui, non l'artiste. Il fallait bien en convenir, George Sand était une femme de talent, pas un homme de génie : « Mme Sand soutient que les mots ne peuvent pas rendre les idées. C'est absurde. » (4)

Mais les liens familiaux et littéraires que le voisinage n'avait pu nouer, l'exil allait se charger à la longue de les tisser : la mort du petit-fils de George Sand attira la compassion du père de Léopol-

dine, et la lecture des *Contemplations* acheva de conquérir l'auteur de *La Petite Fadette*, désormais invitée permanente à Guernesey. À défaut de traverser la Manche, elle multiplia à partir de ce moment-là les témoignages d'admiration, dans sa correspondance privée comme dans la presse. Elle n'hésitait pas à saluer le grand nom banni de la France ; il la défendit publiquement en 1859 contre le torrent d'insultes qui s'abattit sur elle à l'occasion de la publication d'*Elle et Lui*. De la première série de *La Légende des siècles* à *L'Année terrible* d'un côté, de *Valentine* à *La Daniella* en passant par *Les Beaux Messieurs de Bois-Doré* et *Les Don Juan de village* de l'autre, sans compter les deuils et les naissances, tout était bon, même les occasionnelles divergences littéraires ou politiques, pour s'envoyer des protestations d'amitié, d'amour et de vénération. Elle à lui, le 11 mai 1862 : « Je suis vis-à-vis de vous comme ces bonnes femmes qui crient après le sang de saint Janvier. Pensez-vous qu'elles doutent ? » Lui à elle, sept jours plus tard : « Je m'aperçois que je vous aime. Heureusement que je suis vieux. » Associée à Horace, comme un nouveau Virgile, dès le poème « Amour de l'eau » des *Chansons des rues et des bois*, elle était devenue pour lui la grande femme du XIX^e siècle.

À Nohant, le jour de son enterrement, Paul Meurice fut chargé de lire le magnifique discours testamentaire, recueilli dans *Actes et paroles* : « George Sand meurt, mais elle nous lègue le droit de la femme puisant son évidence dans le génie de la femme. » Président dès l'année suivante du « Comité international constitué pour élever une statue à la mémoire de George Sand », Victor Hugo salua son inauguration, toujours par la voix de Paul Meurice, le 10 août 1884 à La Châtre. Il n'avait plus que neuf mois à attendre avant d'aller rejoindre celle qui avait été « un grand cœur comme Barbès, un grand esprit comme Balzac, une grande âme comme Lamartine ». □

Flaubert, une proximité filiale



Flaubert, photographie colorisée de Nadar.

RUE DES ARCHIVES / THE GRANGER COLLECTION NYC

par Pierre-Marc de Biasi

On connaît mieux l'intensité des relations entre George Sand et Gustave Flaubert depuis la belle édition de leur

Correspondance croisée (1) : quatre cent vingt-deux lettres qui comptent parmi les plus éblouissantes de la littérature française, dix années de proximité filiale, de discussions tendres et sérieuses, géniales et fantaisistes, qui ne s'interrompent qu'avec la mort de Sand. Ni l'âge, ni les opinions politiques, ni les conceptions artistiques ne les destinaient à devenir intimes et cette amitié ne s'est pas faite en un jour : à dater de la première rencontre, il leur a fallu neuf ans pour se découvrir une véritable réciprocité. Mais du jour où ce petit miracle a fini par se produire, quelque chose dans leur vision du monde s'en est trouvé transformé, avec pour Flaubert, plus sans doute que pour Sand, un impact sur son écriture que l'on a peut-être sous-estimé.

Ils s'étaient croisés, fortuitement et plutôt froidement, au foyer de l'Odéon, en avril 1857, juste après la sortie de *Madame Bovary*. Flau-

(1) *Le Journal d'Adèle Hugo*, éd. Frances Vernor Guille, Minard, t. IV (1855), 2002, p. 256.

(2) *Ibid.*, t. II (1853), 1971, p. 429.

(3) *Ibid.*, p. 190.

(4) *Ibid.*, t. IV, p. 88.

À l'enterrement
de George Sand,
le 10 juin 1876,
Flaubert éclate
en sanglots.

bert venait d'en envoyer un exemplaire à la célèbre romancière avec comme simple dédicace : « À Madame Sand, hommage d'un inconnu. » Pour Flaubert, qui tenait à en rester là, cet envoi n'était qu'un hommage à ses propres lectures d'adolescent : ces années 1838-1839 où il s'était passionné pour *L'Uscoque* et *Jacques*. Il y avait belle lurette qu'il en était revenu. En 1843, dans la première *Éducation sentimentale*, il précisait : « Je ne m'adresse pas ici aux écoliers de quatrième ni aux couturières qui lisent George Sand [...] mais aux gens d'esprit. » Les bons sentiments féminins et la proximité de Sand le révélaient si fort qu'en 1852, il la citait à Louise Colet comme le pire contre-exemple : « Tu arriveras à la plénitude de ton talent en dépouillant ton sexe, qui doit te servir comme science et non comme expansion. Dans George Sand, on sent les fleurs blanches, cela suinte, et l'idée coule entre les mots comme entre des cuisses sans muscles. »

Le mépris est violent, mais il n'est pas réciproque : George Sand lit l'exemplaire de *Madame Bovary* et s'enthousiasme. Elle le dit dans *Le Courrier de Paris* le 29 septembre 1857 et Flaubert n'en revient pas. Leur première vraie rencontre n'a lieu qu'en avril 1859, rue Racine, chez Sand. Gustave est séduit par son charme et sa générosité, mais reste circonspect sur ses opinions et son art. Et les choses en restent là : aucune lettre, ni aucun rendez-vous pendant trois ans. Même scénario à la sortie de *Salammbo* : Sand fait un article très élogieux dans *La Presse* en janvier 1863. Flaubert la remercie, puis chacun s'en retourne à ses travaux pour trois grandes années encore : en tout et pour tout, cinq lettres et deux brèves rencontres entre 1863 et 1865. Enfoncé dans son nouveau roman politique sur 1848 – *L'Éducation sentimentale* –, Flaubert s'écarte même de plus en plus des idées de Sand : « L'art ne doit servir à aucune doc-

trine sous peine de déchoir. On fausse toujours la réalité quand on veut l'amener à une conclusion... » En réalité, à partir de 1866, il semble bien que Sand ait joué un rôle sensible, et encore assez mal connu, sur l'écriture du chef-d'œuvre de Flaubert.

En 1866, ils deviennent donc brusquement intimes. Le miracle a lieu, sans raison apparente, le 12 février 1866, au cours d'un de ces fameux dîners Magny : Sand est venue seule ; Taine et Renan sont absents mais il y a Gautier, Sainte-Beuve, Berthelot, les Goncourt, Bouilhet et Flaubert... En rentrant le soir, George note dans son agenda : « Flaubert, passionné, est plus sympathique à moi que les autres. » Elle lui écrit pour le lui dire, ils se revoient, se reconnaissent et se découvrent. En mai, elle publie *Le Dernier Amour* et lui dédie l'ouvrage : « À mon ami Gustave Flaubert. » Aussitôt, les mauvaises langues se déchaînent. Qu'importe ? George vient rejoindre l'ours dans sa tanière, à Croisset. Le soir, ils causent littérature, politique, théâtre, marionnettes, en fumant jusqu'à l'aube, avec une pause poulet froid à la cuisine, vers 3 heures du matin. George note le 30 août : « Flaubert m'emballa. » Elle a dix-sept ans de plus que lui, avec un charme juvénile et une complicité maternelle qui flattent l'inassouissable besoin d'amour du bon géant et sa part secrète de féminité. C'est une passion douce, intelligente, filiale. Un jour, en lui parlant d'Aurore, sa petite-fille qu'elle idolâtre, elle lui écrit : « Elle me fait l'effet d'un rêve. Toi aussi, sans le savoir, t'es un rêve – comme ça. » De ce rêve, *L'Éducation sentimentale*, en pleine genèse, va sortir métamorphosée.

La méfiance littéraire de Flaubert, très vite, laisse place à la discussion franche. Sand lui donne des informations de première main sur 1848, le met en contact avec Barbès. Flaubert reprend sa documentation de zéro. Son analyse politique de 1848 se nuance, se précise ; à son insu, il se rapproche

des thèses de Marx. Sur quelques points, il ne serait pas loin d'avoir la même exécration que Sand pour la bêtise de droite. Sur Thiers, par exemple. Flaubert à Sand : « ... rugissons contre Monsieur Thiers. Peut-on voir un plus triomphant imbécile, un croûlard plus abject, un plus étroniforme bourgeois. Non ! rien ne peut donner l'idée du vomissement que m'inspire ce vieux melon diplomatique, arrondissant sa bêtise sur le fumier de la Bourgeoisie ! » Réponse de Sand : « Enfin ! voilà donc quelqu'un qui pense comme moi sur le compte de ce goujat politique. Ce ne pouvait être que toi, ami de mon cœur. *Étroniforme* est le mot sublime qui classe cette espèce *merdoïde*. » En secret, patiemment Sand le bassine avec l'idée que l'intelligence n'est pas tout, qu'il devrait un peu plus laisser parler son cœur en écrivant, faire sentir les souffrances des malheureux, comprendre les autres... Il regimbe en rugissant. Foutaise, rien à faire ! Mais en réalité, quelque chose a changé dans son écriture. Abordant le récit de journées de juin, Flaubert, sans rien en dire à son amie ni à personne, décide de raconter les massacres parisiens du point de vue du peuple, en prenant le parti des victimes : du meurtre d'un étudiant innocent fusillé à bout portant en pleine tête à la prison de Tuileries par le père Roque, à la critique féroce du réactionnaire Dambreuse et à la mort de l'ouvrier Dussardier sabré au soir du 2 décembre parce qu'il criait « Vive la République », le roman de Flaubert opère un virage décisif, discret mais vertigineux, vers la gauche républicaine. Quant à George, surprise ! Au même moment, on commence à l'entendre dire : « Il faut que l'auteur disparaisse derrière son personnage et que le public fasse la conclusion. » Après l'échec de *L'Éducation*, que Sand est presque seule à défendre dans la presse, Gustave tout meurtri n'imaginait qu'un seul lieu où se réfugier pour Noël : Nohant. Les passions de George et de Maurice Sand

(1) *Correspondance croisée*, de George Sand et Gustave Flaubert, éditée par François Jacob, chez Flammarion, 1981.

